Des éclats d'anarchie

Pourquoi ne pas commencer par ce souvenir qui nous enchante ? C'était rue Sainte-Marthe, le dimanche matin, au local parisien de la Confédération nationale du travail (CNT) en exil.

« Un coiffeur officiait au milieu de la grande salle sans jamais cesser de participer à la discussion.

– Un coiffeur ?

– Oui, un coiffeur. Plus tard, j'ai appris qu'on l'appelait… Barba. Le dimanche matin, jour d'assemblée de la fédération locale de Paris de la CNT, le fauteuil de Barba ne désemplissait pas. L'image était superbe. Barba maniait le ciseau avec dextérité et, périodiquement, il le levait pour demander la parole. De même, il arrivait que son client bondisse du fauteuil pour invectiver un orateur. Enfant, j'étais fasciné par ce manège. Je regardais ces types comme si j'étais au spectacle et je les trouvais délicieusement fous. Il m'est arrivé moi-même de passer sur le fauteuil de Barba. Quand l'assemblée chauffait, je sentais que son coup de ciseau se faisait plus saccadé. A vrai dire, je n'en menais pas large. Au bout du compte, je sortais toujours avec la boule à zéro, le précepte voulant que quand on allait chez le coiffeur, même en milieu anar, il fallait que ça serve. » Détail non négligeable : Barba rasait gratis (pour une fois que l'expression frétille de sens propre !).

Le minot qui s'asseyait parfois le dimanche sur le fauteuil de Barba, c'était Freddy, Freddy Gomez, qui évoque cette scène dans ses *Éclats d'anarchie* publiés cet été (qu'il nous pardonne le retard à en parler). Le grand-père maternel, anarcho-syndicaliste, les franquistes l'avaient assassiné en 1938. Ça donne quelques idées assez précises sur le monde et ce qui s'y trame à longueur de temps. Les « semelles de vent » des parents exilés d'Espagne, les langues qui se mêlent à la maison, l'espagnol reprenant le dessus pour les paroles vives ou douces ; les *giras*, ces sorties champêtres où les familles libertaires, le dimanche encore, faisaient des virées autour de Paris, pique-nique et conférence sous les arbres. Et des commémorations (19 juillet, anniversaire de la république espagnole), des meetings, des spectacles souvent à la Mutu'… « Tout cela tenait un peu de la messe, c'est sûr, mais d'une messe très profane où les gosses avaient le droit de courir dans les travées du temple. »

Ces *Éclats*, ce sont des conversations entre Freddy, qui fut correcteur, et un autre correcteur, en activité comme l'on dit, Guillaume Goutte. Captivants, les échanges, qui nous mènent de cette enfance en milieu libertaire empreinte de la « solidarité du quotidien » dans une communauté rassemblant « 80 % de travailleurs manuels », jusqu'au tour (mauvais) que prend le monde.

Entre les deux – chiffonnons un peu la chronologie du livre –, la création de la revue *À contretemps*, « bulletin de critique bibliographique » ; l'Histoire étudiée ; la résistance anarchiste, l'Espagne au cœur, en de multiples formes ; le père revenant de l'enterrement de Breton avec dans les mains un faire-part portant ces mots : « André Breton 1896-1966. "Je cherche l'or du temps" » ; l'adhésion au Syndicat des correcteurs ; son école ; la longue grève (vingt-sept mois) des ouvriers du Livre au *Parisien* ; l'amour ; la lecture de Debord conseillée, dont « la prose a parfaitement résisté à la cataracte du temps », superbe expression.

Le temps, sous sa cataracte, n'est guère aux mots qui le prennent, leur temps, tant pis pour lui. Et des conversations de cette tenue se font bien rares, tant pis pour ceux qui n'y prêteront pas l'oreille.

Martine Rousseau

« Langue sauce piquante - Le blog des correcteurs du Monde.fr »,
19 décembre 2015.